

— « Une voile! comment cela? As-tu pu distinguer ce que c'était? Cela ne se peut pas : je n'ai pas aperçu sur la mer un seul chiffon de toile. » — « C'est possible, de la baie où tu étais, » dit Ben; « mais moi, de la hauteur où j'étais de quart, je l'ai vue, et elle venait, à plein vent. » — « Quand le soleil s'est couché où était-elle? avait-elle jeté l'ancre? » — « Non, elle a continué à porter sur nous jusqu'à ce que le vent ait tombé. » — Son pavillon? — « Je n'avais pas de lunette; mais, de son avant à son arrière, morbleu! ce navire m'a paru ne nous apporter rien de bon. » — « Est-il armé? » — « Je le crois; il est envoyé sans doute à notre recherche; il est temps, je pense, de virer de bord. » — « Virer de bord! qui que ce soit qui vienne nous donner la chasse, nous ne fuirons pas! ce serait agir en lâches; nous mourrons dans nos quartiers en vrais braves. » — « Bien! bien! cela est égal à Ben. » — « Christian sait-il cela? » — « Oui, il a rassemblé tout notre monde. On s'occupe à fourbir les armes; nous avons aussi quelques pièces de canon dont nous avons fait l'essai. On te demande. » — « C'est trop juste; et lors même qu'il en serait autrement, je ne suis pas homme à laisser mes camarades dans l'embarras. Ma Neuha! pourquoi faut-il que la destinée qui me poursuit enveloppe dans mon malheur une compagne si charmante et si fidèle! Mais, quel que soit le sort qui nous attende, ô Neuha! n'ébranle pas en ce moment mon courage; nous n'avons pas même le temps de verser une larme; quoi qu'il arrive, je suis à toi! » — « Fort bien, » dit Ben, « cela est bon pour des soldats de marine. »

L'ILE.

CHANT TROISIÈME.

I.

Le combat avait cessé; on ne voyait plus resplendir à travers les ténèbres ce vêtement de lumière qui entoure les canons au moment où ils donnent des ailes à la mort; les

vapeurs sulfureuses s'élevant dans l'air avaient quitté la terre et ne souillaient plus que l'azur du ciel; le mugissement sonore qui accompagnait naguère chaque décharge ne se faisait plus entendre; l'écho ne répétait plus les lugubres détonations, et avait repris son silence mélancolique; la lutte était terminée; les vaincus avaient subi leur sort : les révoltés étaient écrasés, dispersés ou pris, et ceux qui avaient survécu portaient envie aux morts. Bien peu avaient pu s'échapper, et ceux-là étaient poursuivis sur toute la surface de l'île qu'ils avaient préférée à leur rive natale; il semblait qu'il n'y eût plus d'asile pour eux sur la terre depuis qu'ils avaient renié le pays qui les avait vus naître; traqués comme des animaux féroces, ils demandaient une retraite au désert, comme un enfant se réfugie au sein de sa mère; mais c'est en vain que les loups et les lions s'enfuient dans leur tanière, et c'est plus inutilement encore que l'homme cherche à se dérober à la poursuite de l'homme.

II.

Il est un roc qui projette au loin sa base sur l'Océan, alors même que sa fureur est plus grande : en vain, comme un guerrier qui monte le premier à l'assaut, la vague escalade sa cime gigantesque; elle en est soudain précipitée, et retombe sur la multitude onduleuse qui combat sous la bannière des vents, mais qui maintenant est calme. C'est sous cet abri que se sont retirés les faibles débris de la troupe vaincue; épuisés par la perte de leur sang et dévorés par la soif, ils ont toujours leurs armes à la main et conservent encore quelque chose de l'orgueil de leur résolution première, comme des hommes que leur sang-froid n'a pas abandonnés, et qui luttent contre leur sort au lieu de s'en étonner. Leur destin actuel, ils l'avaient prévu, et s'y étaient exposés en connaissance de cause; néanmoins un espoir leur était resté : ils s'étaient dit que, sans être pardonnés, ils ne seraient point recherchés, qu'on les oublierait peut-être ou qu'on ne pourrait les découvrir dans leur retraite lointaine, point imperceptible sur ces mers immenses; tout cela leur avait en partie fait perdre de vue la vengeance des

lois de leur pays, cette vengeance dont maintenant ils voyaient et ressentait les effets. Leur île verdoyante, ce paradis gagné par le crime, ne pouvait plus abriter leurs vertus ou leurs vices : ce qu'ils pouvaient avoir de bons sentiments était refoulé au fond de leurs cœurs pour ne plus laisser surgir à leurs regards que la conscience de leurs fautes. Proscrits jusque sur le sol de leur seconde patrie, c'en était fait d'eux; en vain le monde était devant eux, toutes les issues étaient fermées. Leurs nouveaux alliés avaient combattu et versé leur sang pour leur querelle; mais que pouvaient la lance, la massue et le bras d'Hercule contre le sulfureux sortilège, la magie de ce tonnerre qui immole le guerrier avant qu'il ait pu faire usage de sa force, et, semblable à un fléau pestilentiel, est en même temps le tombeau de la bravoure et du brave? Eux-mêmes, malgré l'inégalité de la lutte, avaient fait tout ce que le courage peut oser et faire contre le nombre; mais, quoique le désir de mourir libre soit inné en nous, la Grèce elle-même n'a pu se vanter que d'un seul combat des Thermopyles, jusqu'à ce jour où, transformant en glaive le métal de ses chaînes, elle meurt en combattant pour ressusciter glorieuse!

III.

A l'abri de ce rocher s'était réfugié le petit nombre des vaincus; pareils aux derniers restes d'un troupeau de daims, leurs yeux étaient pleins d'une agitation fébrile, leur visage abattu, et pourtant on voyait encore sur leur bois l'empreinte du sang du chasseur. Un petit ruisseau descendait en cascades de la cime du rocher, et se frayait, comme il pouvait, un chemin vers la mer; son cristal bondissant se jouait aux rayons du soleil, et ses flots doux jaillissaient de roc en roc en gerbes écumeuses; dans le voisinage immédiat de l'immense et sauvage Océan, son onde, pure et fraîche comme l'innocence, mais moins exposée qu'elle, faisait reluire au-dessus de l'abîme son torrent argenté, comme on voit briller du sommet d'un roc escarpé l'œil du chamois timide, pendant que bien loin au-dessous de lui les Alpes de l'Océan soulevaient et abaissaient leur vaste et sombre azur. Ils se

précipitèrent vers cette jeune source; la soif de la colère et la soif de la nature absorbèrent tout autre sentiment. — Ils burent comme des hommes qui buvaient pour la dernière fois, et se débarrassèrent de leurs armes pour se délecter dans cette bienfaisante rosée, abreuvèrent leurs gosiers desséchés, et lavèrent le sang de leurs blessures, qui peut-être ne devaient avoir que des chaînes pour bandage. Alors, une fois leur soif étanchée, ils jetèrent autour d'eux de douloureux regards, paraissant s'étonner qu'un si grand nombre encore eût échappé aux fers et à la mort; — mais tous restèrent silencieux; chacun porta les yeux sur son voisin, comme pour lui demander des paroles que ses lèvres lui refusaient, comme si leur voix eût expiré en même temps que leur cause.

IV.

Sombre, et un peu à l'écart, se tenait Christian, les bras croisés sur la poitrine. La teinte colorée, l'air d'insouciance et d'intrépidité répandus naguère sur son visage, avaient fait place à une couleur plombée et livide; ses cheveux d'un brun clair, qui naguère ombrageaient sa tête en boucles gracieuses, maintenant se hérissaient sur son front comme des vipères irritées. Immobile comme une statue, comprimant ses lèvres comme pour refouler jusqu'à son haleine au fond de sa poitrine, il était appuyé contre le rocher dans une attitude muette et menaçante, et, sauf un léger mouvement de son pied, dont le talon, par intervalle, creusait le sable, on eût dit qu'il était changé en marbre. A quelques pas de là, Torquil appuyait sa tête sur une saillie du roc; il ne parlait pas, mais son sang coulait, — non qu'il fût blessé à mort, — sa blessure la plus dangereuse était intérieure : son front était pâle; ses yeux bleus à demi fermés et les gouttes de sang qui souillaient ses blonds cheveux témoignaient que son affaiblissement ne provenait pas du désespoir. Auprès de lui était un autre individu ayant les manières d'un ours, mais l'affection d'un frère : — c'était Ben Bunting, qui commença par laver et panser comme il put la blessure de son camarade, — puis alluma tranquillement sa

pipe, ce trophée qui avait survécu à cent combats, cet astre ami qui tant de fois avait charmé ses nuits. Le quatrième et dernier personnage de ce groupe abandonné se promenait de long en large, — puis il s'arrêtait, se baissait pour ramasser un caillou, — puis le laissait retomber; — puis doublait le pas, — puis s'arrêtait de nouveau brusquement; — puis jetait les yeux sur ses compagnons, se mettait à siffler un air qu'une pause venait bientôt interrompre; — puis il reprenait ses premiers mouvements avec un mélange d'insouciance et de trouble. Voilà une longue description pour exprimer ce qui occupa à peine un intervalle de cinq minutes; mais aussi quelles minutes! Des moments comme ceux-là sont autant d'éternités dans la vie de l'homme.

V.

Enfin Jack Skyscape, homme ayant les propriétés élastiques du mercure et la légèreté d'un éventail, plus brave que ferme, plus disposé à affronter la mort qu'à lutter contre le désespoir, s'écria : « Goddamn ! » syllabes énergiques qui forment le fond de l'éloquence anglaise, comme « l'allah ! » des Turcs, ou comme autrefois le « proh Jupiter ! » plus païen encore des Romains, servait d'expression à un premier mouvement, et d'écho à l'embarras. Jack était embarrassé, — jamais héros ne le fut davantage; ne sachant que dire, il jura, et ne jura pas en vain; ce son familier à son oreille réveilla Ben Bunting absorbé par sa pipe; il l'ôta de sa bouche, prit un air capable, mais se contenta de terminer le jurement commencé par son camarade, péroraïson qu'il me semble fort inutile de répéter.

VI.

Mais Christian, âme plus fortement trempée, ressemblait dans son immobilité morne à un volcan éteint; silencieux, triste, farouche, l'empreinte encore fumante de la colère était sur sa face voilée d'un nuage, quand tout à coup, levant ses yeux sombres, il regarda Torquil penché, faible et languissant à quelques pas de lui. « Voilà donc où nous en sommes réduits ! » s'écria-t-il; « malheureux jeune homme, toi aussi, ma démence a causé ta perte ! » Il dit et s'avança

vers le jeune Torquil, encore souillé du sang qu'il venait de répandre, lui prit la main avec émotion, mais n'osa pas la presser, et recula comme effrayé de ses propres caresses, s'informa de son état, et lorsqu'il apprit que sa blessure était plus légère qu'il ne l'avait pensé ou craint, un éclair de satisfaction brilla sur son front, autant du moins que pouvait le permettre un tel moment. « Oui, » s'écria-t-il, « nous sommes pris dans les rets du chasseur, mais l'ennemi ne trouvera pas dans nous une proie lâche ou commune; sa victoire lui a coûté cher, elle lui coûtera cher encore; — moi, il faut que je succombe; mais vous, mes amis, avez-vous la force de fuir? Ce serait pour moi une consolation de vous voir survivre; nous sommes en trop petit nombre pour combattre. Oh ! que n'avons-nous un seul canot, ne fût-ce qu'une coquille, pour vous transporter d'ici en un lieu où habite l'Espérance! Quant à moi, j'ai le destin que j'ai moi-même cherché : celui d'être, mort ou vivant, toujours libre et sans peur. »

VII.

Il parlait encore, lorsque du promontoire dont la cime haute et blanche se projetait sur les flots, on vit poindre sur l'Océan une tache noire; elle paraissait voler comme l'ombre d'une mouette qui prend l'essor; elle approcha, — et voilà tout à coup qu'on en distingua une seconde; — tantôt elles étaient visibles, tantôt elles disparaissaient dans les cavités des flots; bientôt deux canots se dessinèrent aux regards, puis on ne tarda pas à reconnaître des visages amis dans les traits basanés de ceux qui les montaient; les pirogues s'avancèrent en effleurant les flots écumeux et en agitant comme des ailes leurs légers avirons; — tantôt posées sur la cime des vagues, tantôt précipitées à une immense profondeur au milieu du fracas de l'onde amoncelant ses nappes d'écume ou lançant en l'air ses larges flocons réduits en une fine poussière comme celle du grésil; enfin les deux barques, rasant les lames comme des oiseaux par un temps d'orage, vinrent toucher la rive. L'art qui les guidait

semblait dû à la nature elle-même, — tant ils ont d'habileté sur les flots, ces insulaires habitués à se jouer avec l'Océan!

VIII.

Et quelle est cette femme qui la première s'élançe sur le rivage comme une néréide sortant de sa conque, cette femme à la peau basanée mais brillante, aux yeux humides, étincelants d'amour, d'espoir et de constance? C'est Neuha, l'aimante, la fidèle, l'adorée; — son cœur, où le sentiment déborde, s'épanche dans celui de Torquil; elle sourit et pleure, et l'embrasse plus étroitement encore, comme pour s'assurer que c'est bien *lui* qu'elle presse dans ses bras; elle tressaille à l'aspect de sa récente blessure; puis, voyant qu'elle n'est pas dangereuse, elle sourit et pleure encore. Elle est fille d'un guerrier, elle peut supporter la vue du sang, s'émouvoir, s'affliger, mais non désespérer. Son amant vit. — Point d'ennemis, point de terreurs capables d'étouffer dans son cœur ce moment de délicieuse ivresse; la joie brille dans ses larmes; la joie donne à son cœur ce battement si fort qu'on pourrait presque l'entendre, et le paradis respire dans les soupirs de cette enfant de la nature, opprimée sous le poids de son ravissement.

IX.

Les hommes farouches témoins de cette entrevue se sentirent émus: qui ne le serait au spectacle de deux cœurs aimants qui se revoient! Christian, lui-même, en contemplant la jeune fille et le jeune homme, ne sentit point, il est vrai, ses yeux humides de larmes; mais une joie sombre se mêla dans son âme à ces pensées amères qui surgissent au souvenir sans espoir d'un bonheur qui n'est plus, quand tout a disparu, — tout, — jusqu'au dernier rayon de l'arc-en-ciel. « Sans moi! » se dit-il, et il se détourna; puis il regarda les deux jeunes gens, comme dans sa tanière un lion regarde ses lionceaux; puis il retomba dans sa morne rêverie, comme un homme désormais indifférent à sa destinée ultérieure.

X.

Mais il fut court l'intervalle laissé à leurs pensées bonnes

ou mauvaises; sur les flots voisins du promontoire se fit entendre le bruit des rames ennemies. — Hélas! pourquoi ce son les effraie-t-il? Tout ce qui les entoure semble ligué contre eux, tout, hormis la jeune fille de Toubonai: à peine a-t-elle aperçu dans la baie les chaloupes armées qui s'avancent en hâte pour consommer la ruine de ce qui reste des révoltés, à un signe qu'elle leur fait les Sauvages qui l'entourent se rendent à leurs pirogues, et y embarquent leurs hôtes européens; dans l'une on place Christian et ses deux compagnons; mais Neuha et Torquil ne se sépareront plus. Elle le fait asseoir dans sa pirogue. — Fuyez! fuyez! — Ils franchissent les brisants, sillonnent la baie avec la rapidité d'un trait, et, se dirigeant vers un groupe d'îlots où l'oiseau de mer suspend son nid, où le phoque établit son repaire, ils effleurent les cimes bleues des vagues; rapide est leur fuite, et rapide la marche de ceux qui les poursuivent sans relâche. Un moment ils sont gagnés de vitesse; l'instant d'après ils reprennent leur avantage, et laissent loin derrière eux les menaces de leurs ennemis; bientôt les deux canots se séparent et suivent deux directions différentes, pour rendre la poursuite plus difficile. — Fuyez! fuyez! — A chaque coup de rame il y va de la vie, et plus que de la vie pour Neuha: l'amour est embarqué sur sa frêle nacelle, et son souffle la pousse vers une retraite protectrice, — et maintenant le refuge et l'ennemi ne sont plus qu'à deux pas; — encore, encore un moment! — Fuis, arche légère, fuis!

L'ILE

CHANT QUATRIÈME.

I.

Blanc comme une blanche voile sur une mer obscure, quand une moitié de l'horizon est sereine et l'autre nébuleuse, comme une voile qui voltige entre la vague sombre et le ciel, est le dernier rayon de l'Espérance aux regards de

l'homme placé dans un extrême péril. Son ancre est partie, mais nos yeux découvrent encore sa voile de neige à travers la plus rude tempête; bien que chaque vague qu'elle franchit l'éloigne de plus en plus de nous, du rivage le plus solitaire le cœur ne cesse de la suivre.

II.

A peu de distance de l'île de Toubonai, un noir rocher s'élève au milieu des ondes; c'est un asile pour les oiseaux, un désert pour l'homme; là le phoque vient s'abriter contre le vent, s'endort pesamment dans sa noire caverne, ou se livre à ses lourds ébats aux rayons du soleil; l'écho n'apporte à la pirogue que le hasard amène près de ce lieu que le cri perçant de l'oiseau des mers, ce pêcheur ailé de la solitude qui élève sur le roc nu sa jeune couvée. Une étroite bande de sable doré forme une sorte de plage; c'est là que la jeune tortue, brisant son œuf, se traîne en rampant vers les flots paternels, nourrisson du jour, que la lumière fit éclore, et qu'un soleil créateur couve pour l'Océan; le reste n'est qu'un sombre précipice, un de ces lieux qui n'offrent que le désespoir au marin naufragé, qui lui font regretter le tillac qu'ont englouti les flots, et envier le destin de ceux qui ont péri. Tel était le lugubre asile que Neuha avait choisi pour y soustraire son amant à la poursuite de ses ennemis; mais tous les secrets de ce lieu n'étaient pas révélés, elle y connaissait un trésor caché à tous les yeux.

III.

Près de cet endroit, avant que les canots se séparassent, les rameurs de l'esquif dépositaire du destin de Torquil passèrent, par l'ordre de Neuha, dans celui où était Christian, afin d'en accélérer la vitesse. Christian voulut s'y opposer; mais avec un sourire calme, la jeune fille, montrant du doigt l'île rocheuse, lui dit : « Fuyez et soyez heureux ! » ajoutant qu'elle se chargeait de ce qui concernait le salut de Torquil. Ils partirent avec cet accroissement de force; la pirogue s'élança, rapide comme une étoile qui file, laissant loin derrière elle ceux qui la poursuivaient. Ceux-ci se dirigèrent alors en droite ligne vers le rocher auprès duquel

était l'esquif de Neuha et de Torquil. Les deux amants redoublèrent d'efforts; le bras de Neuha, bien que délicat, était adroit et robuste, accoutumé à lutter contre la mer, et le cédait à peine à la vigueur plus mâle de Torquil. Bientôt il n'y eut plus que la longueur d'une pirogue entre eux et ce roc escarpé, inexorable, n'ayant à sa base qu'une mer sans fond; à une distance de cent pirogues était l'ennemi. Après leur fragile canot, quel allait être en ce moment leur refuge? c'est ce que demanda Torquil avec un coup d'œil de demi-reproche qui semblait dire : — « Neuha m'a-t-elle amené ici pour m'y sacrifier? Ce roc est-il un lieu de salut? N'est-ce pas plutôt un tombeau, et cet énorme rocher un monument funèbre élevé au sein des mers? »

IV.

Ils se reposèrent sur leurs rames; Neuha se leva, et, montrant l'ennemi qui approchait, elle s'écria : « Torquil, suis-moi, et suis-moi sans crainte ! » Elle dit, et soudain plongea dans les profondeurs de l'Océan. Il n'y avait pas de temps à perdre, ses ennemis étaient près de lui. Il voyait déjà leurs chaînes, entendait leurs voix menaçantes; ils faisaient force de rames, et en s'approchant, ils le sommaient de se rendre, l'appelant par le nom qu'il avait renié. Il plongea à son tour. Il était habile nageur, et c'est de là qu'allait maintenant dépendre son salut. Mais où et comment? Il plongea et ne reparut plus; l'équipage de la chaloupe regarda plein d'étonnement la mer et le rocher. Il n'y avait pas possibilité de débarquer sur ce précipice rude, escarpé et glissant comme une montagne de glace. Ils attendirent pendant quelque temps pour voir s'il reviendrait sur l'eau; mais rien ne remonta à la surface des flots, qui continuèrent comme auparavant leurs paisibles ondulations; ils avaient disparu dans l'abîme sans laisser d'eux aucune trace; un léger bouillonnement avait seul suivi leur immersion, une faible écume blanche avait surgi un instant sur ce qui semblait leur dernière demeure, sorte de blanc sépulcre élevé sur ce couple qui n'avait point laissé après lui de marbre funéraire; la pirogue vide qu'on voyait sur les

flots se balancer tranquille (comme l'affliction d'un héritier), voilà tout ce qui rappelait la présence de Torquil et de sa fiancée; et sans ce vestige unique, on eût pu croire que le tout n'était que la vision évanouie du rêve d'un matelot. Ils s'arrêtèrent et cherchèrent inutilement, puis ils s'éloignèrent; la superstition elle-même leur défendit de rester plus longtemps. Les uns dirent que Torquil n'avait pas plongé dans les flots, mais qu'il s'était évanoui comme la flamme sépulcrale qui luit sur les tombeaux; d'autres, qu'il y avait dans sa personne quelque chose de surnaturel, et que sa taille était plus haute que celle d'un mortel; et tous s'accordèrent à déclarer que son visage et ses yeux portaient la sombre empreinte de l'éternité. Cependant, tout en s'éloignant du rocher, ils s'arrêtaient un moment auprès de chaque touffe de plantes marines qu'ils rencontraient, s'attendant à voir paraître quelque vestige de leur proie; mais non, il s'était évaporé sous leurs yeux comme l'écume des flots.

V.

Et où était-il, le pèlerin de l'abîme, parti à la suite de sa néréide? Avaient-ils pour toujours cessé de verser des pleurs, ou, reçus dans des grottes de corail, obtenu la vie de la pitié des vagues? Habitaient-ils avec les mystérieux souverains de l'Océan, faisant résonner avec les tritons la conque fantastique? Neuha était-elle au milieu des sirènes, relevant les tresses de sa chevelure, ou les abandonnant aux vents et les laissant flotter sur les ondes? ou bien avaient-ils péri, et dormaient-ils en silence dans le gouffre où ils s'étaient courageusement précipités?

VI.

La jeune Neuha avait plongé dans l'abîme, et Torquil l'avait suivie : elle nageait dans sa mer natale comme si c'eût été son élément, tant il y avait de grâce et d'aisance dans le mouvement rapide dont elle fendait l'onde; on voyait au sein des flots briller, comme un acier amphibie, ses pieds agiles, qui laissaient derrière eux un long sillon de lumière. Presque aussi exercé qu'elle à sonder les pro-

fondeurs où les pêcheurs vont chercher les perles, Torquil, l'enfant des mers septentrionales, la suivit avec joie et sans peine dans sa route liquide. Neuha, lui montrant le chemin, commença par plonger plus avant; puis, remontant à la surface des flots, — elle étendit les bras, essuya l'eau dont ruisselait sa chevelure, et fit entendre un rire dont le son fut répété par l'écho des rochers. Ils étaient arrivés au sein d'une cavité terrestre où ni arbres, ni champs, ni firmament, ne s'offraient au regard. Autour d'eux s'étendait une caverne spacieuse dont l'unique entrée était sous les flots, portique inaperçu du soleil, si ce n'est à travers le voile verdâtre des vagues, par l'un de ces beaux jours transparents où il y a fête sur l'Océan et où le peuple des poissons se divertit. La jeune fille, avec sa chevelure, essuya les yeux de Torquil et battit des mains de joie en voyant sa surprise; puis elle le conduisit à un endroit où le roc paraissait faire saillie et former comme une grotte de tritons; car tout était ténèbres au premier moment, jusqu'à ce qu'un faible jour pénétrât par les fentes supérieures. Comme dans la nef à demi éclairée d'une vieille cathédrale les monuments poudreux se refusent à la lumière, ainsi dans leur asile sous-marin la caverne empruntait à son aspect même la moitié de ses ténèbres.

VII.

La jeune Sauvage tira de son sein une torche de pin étroitement enveloppée de *gnatou*, le tout recouvert d'une feuille de plantain, afin de mettre à l'abri de l'humidité pénétrante l'étincelle recélée dans ce bois; ce manteau l'avait maintenue sèche; ensuite, dans un pli de la même feuille de plantain, elle prit un caillou, quelques brins de bois desséchés; à l'aide du couteau de Torquil, elle fit jaillir une étincelle, alluma sa torche et éclaira la grotte. Elle était haute et vaste, et présentait une voûte gothique de formation naturelle; l'architecte de la Nature en avait élevé les arceaux; un tremblement de terre avait sans doute érigé l'architrave; l'arc-boutant avait peut-être été détaché du flanc de quelque montagne à l'époque où les pôles avaient fléchi et où l'onde